

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

T

L'arbre de vie

Peinture, vidéo, sculpture...

| Jusqu'au 18 avril,

Collège des

Bernardins, Paris 5^e

| Tél : 01 53 10 74 44.

Est-ce parce que l'arbre de vie est un symbole que l'on rencontre dans un grand nombre de civilisations, de l'Arbre séphirotique de la kabbale à Yggdrasil, le pilier du monde des mythologies scandinaves ; est-ce parce qu'il renvoie, quelle que soit la culture, à la genèse du monde ; est-ce, par conséquent, à cause de la complexité conceptuelle de sa définition que les artistes invités à se pencher sur ses interprétations par le Collège des Bernardins s'en tiennent pour la plupart à de simples allégories ? L'arbre de vie est devenu au mieux un slogan écologique, ou l'illustration d'une critique sociale. Il demeure enraciné dans la terre, mais de moins en moins profondément. Son feuillage ne mène plus au ciel. L'arbre de vie ne croit plus à la magie du monde. Il n'est plus poétique.

Dans les religions juive et chrétienne, il apparaît dans la Genèse (3.22) après qu'Adam et Eve ont mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. Ils sont chassés du paradis, non parce qu'ils ont désobéi mais parce qu'ils risquent « *de cueillir aussi du fruit de l'arbre de vie* ». Le Coran (sourate 7) ne parle, lui, que d'un seul arbre, sans autre précision. Pour les trois religions monothéistes, la condition humaine est alors définie : nous sommes des mortels. Un genre artistique nous le rappelle : la vanité. Or, bien qu'elle soit à la mode – les crânes apparaissent même un peu trop dans l'art contemporain –, elle est absente de l'exposition. La « condition humaine » en général ne préoccupe guère les artistes présents, entière-

ment absorbés par ce qui les soucie : les sans-abri pour Bruno Serralongue, les favelas de Rio pour Henrique Oliveira, voire lui-même et sa carrière pour Mathieu Mercier.

Les artistes n'y sont pour rien. Ils font ce qu'ils peuvent. Deux commissaires les ont invités. Ils ont choisi leurs œuvres. Ils les ont installées dans la grande nef du collège cistercien, une salle à colonnades du XIII^e siècle, et dans la sacristie attenante, construite, elle, en 1360 – passons sur la commande par Mathieu Mercier d'abris à oiseaux à des artistes (?) pour les arbres du jardin. Dans la nef, les deux commissaires ont très mal disposé les œuvres contre les murs, laissant l'immense espace central vide. L'exposition disparaît. C'est un fantôme. La sacristie, exiguë, plongée dans la pénombre, se prête mieux à l'intimité nécessaire. Mais en son centre, au sol, la pierre tombale gravée du moine allemand Günther, mort en 1306, n'a inspiré personne. Chacun vaque à ses occupations : Ruggirello transforme un arbre en mobile (vidéo), Clémence Seilles invente une hideuse météorite, le vénérable Jean-Michel Sanejouand joue poétiquement avec des cailloux...

La véritable question posée par ce genre de manifestation thématique est son utilité – en dehors, bien sûr, de celle d'assurer le réassortiment des lieux culturels. Aucune réflexion ne l'étaie. Le thème est un prétexte. La superficialité règne. Peut-être faut-il se contenter – ce n'est déjà pas si mal – de quelques petits bonheurs, en particulier le tableau de la jeune peintre Jenny Bourassin (née en 1978) montrant une tornade et portant joliment comme titre le premier tercet du *Sonnet 16* de Ronsard. Ou la vidéo de l'artiste tunisien Ismaïl Bahri (*Ligne*, 2011), une goutte d'eau posée sur un avant-bras à l'endroit de la veine, sautillant au rythme des pulsations sanguines. Cette œuvre, à la fois légère et poétique, est la seule à nous dire le temps qui passe, à suggérer notre précarité – à nous parler de la vie, en somme, de notre vie, après la chute ●

Jardin, 2006,
vidéo de Jean-
Claude Ruggirello.

